Document generated on 04/25/2024 1:16 p.m.

Liberté

Pier Vittorio Tondelli
De l'autre côté du fleuve

Francis Catalano

Volume 36, Number 6 (222), December 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32358ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Catalano, F. (1995). Pier Vittorio Tondelli : *De l'autre côté du fleuve*. *Liberté*, *36*(6), 18–26.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PIER VITTORIO TONDELLI

DE L'AUTRE CÔTÉ DU FLEUVE

J'étais venu en France et en Bretagne uniquement pour mener des recherches sur ce vieux nom qu'est le mien, qui est vieux de près de trois mille ans et n'a jamais changé pendant tout ce temps. Qui voudrait changer un nom qui signifie simplement maison (ker) dans le champ (ouac) ?

Jack Kerouac, *Satori à Paris*

Un matin d'octobre j'ai quitté mon hôtel situé dans la haute-ville de Québec, j'ai dévalé à pas rapides et transis la route menant aux vieilles rues du XVIIIe siècle et me suis arrêté dans un *petit restaurant*[1] pour prendre le petit déjeuner. J'ai mangé deux œufs, des saucisses, du pain grillé et beurré, une exquise marmelade faite d'écorces d'orange, d'épices et de sirop d'érable. J'ai bu une ou deux tasses de café. Le fait que la jeune fille m'en offre sans arrêt me rappelle que je suis en Amérique, précisément sur la côte atlantique du Canada, au Québec. Ici s'est amorcée la colonisation de

1. En français dans le texte.

l'Amérique, d'abord par les Français, puis par les Anglais, qui la conquirent il y a trois cents ans. Une promenade à l'intérieur des vieux remparts de cette ville tout à fait européenne, avec ses rues, ses venelles, ses places, ses châteaux et ses tours procure une sensation étrange. À l'horizon, par-delà la plaine, par-delà le fleuve Saint-Laurent que sillonnent paresseusement de grands navires de plaisance, voici que surgit un extraordinaire panorama de collines rougeoyantes grâce aux forêts d'érables dont le feuillage s'embrase de couleurs éclatantes allant du jaune citron à l'orange zen, du jaune safran à l'écarlate et au pourpre. À bord du petit avion qui te conduit de Montréal à Québec, tu as déjà sous les yeux ce tapis coloré, émaillé d'or comme une forêt enchantée. Magique. Tu es à l'affût des elfes sauvages, des licornes, de la mystérieuse présence des bois. L'air a un parfum excitant et dense ; le couchant promène des nuages à basse altitude comme s'il s'agissait de coups de pinceau violacés dans le ciel bleu cobalt. Soudain il pleut. Par terre, dans le parc, devant mon hôtel, se décompose un tapis de feuilles mortes. La combustion organique produit une brume légère, pas plus haute qu'une botte, qui embaume comme un grand brasier d'encens.

Je n'ai pas besoin de café pour me rappeler que je suis bel et bien en Amérique et non dans quelque village français de Bretagne. La nature est imposante. De plus, il faut voir ces rangées de cars touristiques remplis à craquer d'Américains à la retraite qui prennent partout des photos. Songe que tout cela est pour eux un petit Disneyland. Ils ne font pas de différence entre l'authentique et le faux, entre le double recréé en laboratoire et l'original construit à partir du travail et du sang de la conquête, de la misère, de la guerre. Sur une photo, tu n'arrives pas à faire la différence entre la tour de

Fiabilandia et celle du Château Frontenac. Mais ce paysage-là, impossible de le contrefaire. Il est absolument unique. C'est-à-dire qu'il est impossible de le recréer parce qu'il n'est pas formé par l'homme.

Un matin d'octobre, après le petit déjeuner, je me suis retrouvé devant le *Centre international de séjour de Québec*[2], avec une douzaine d'autres personnes venues parcourir en autocar les lieux des ancêtres de Jack Kerouac, qu'il serait plus juste, surtout par ici, d'appeler Jean-Louis Lebris de Kérouac, ou « Ti-Jean » (« Petit Jean »), ainsi qu'on le surnommait affectueusement. Notre promenade sentimentale est organisée par un certain Jack Kirouac, président de l'Association des familles Kirouac et Kérouac. Notre guide est Raymonde Kérouac-Harvey, une femme gracile, gentille, qui a participé à la confection d'un intéressant album de famille, renfermant documents, photographies, actes de naissance, de baptême et de mariage des descendants du premier Maurice-Louis-Alexandre le Brice de Kérouack, établi sur les rives du Saint-Laurent en 1730[3]. Cet homme, deux ans plus tard, épousera la fille de l'un des seigneurs de la communauté : Louise Bernier. Et c'est à l'église catholique de Cap-Saint-Ignace, à une centaine de kilomètres au nord-est de Québec[4], que nous entamons notre pèlerinage.

2. En français dans le texte.

3. Raymonde Kérouac-Harvey, *L'Album. Pensées des descendants de Maurice-Louis-Alexandre le Brice de Kérouack depuis 1730*, Bibliothèque Nationale, 1980.

4. L'auteur commet une erreur géographique. Cap-Saint-Ignace est situé au sud-est de Québec. On remarquera, curieusement, que dans son esprit le car se déplace vers le nord. Alors qu'il aurait pu être un point de repère indéniable, le fleuve semble au contraire venir brouiller les cartes : les pôles sont invertis, le nord commute avec le sud. Tondelli est né dans le nord de l'Italie. Ses deux premiers livres,

L'autocar est un vieux véhicule semblable à ceux utilisés par Greyhound. On y trouve des toilettes à l'arrière et le chauffeur est assis beaucoup plus bas que les passagers; il file à cent à l'heure, ce qui est bien différent de l'autobus Voyageur à bord duquel je suis monté à Montréal, il y a de cela seulement quelques jours et qui met moins de trois heures pour atteindre Québec: réservation obligatoire, une quinzaine de places seulement, dossiers inclinables, journaux pour se distraire, air conditionné, verre fumé des énormes fenêtres... Quoi qu'il en soit, nous formons une joyeuse bande. Il y a John Montgomery, un poète *beat* qui nous montre sa plus récente plaquette, *The Kerouac We Knew*, où il a recueilli des témoignages sur Kerouac, dont celui de la poétesse Giulia Niccolai[5]; il y a deux garçons taciturnes qui arrivent de Lowell, au Massachusetts, ville natale de Kerouac. Il y a Eric Waddel, professeur de géographie à Laval University[6], qui me décrit le paysage, en m'expliquant les vagues successives de colonisation qui ont occupé l'arrière-pays depuis le fleuve. Surtout, il y a ces deux très sympathiques personnages que sont Roger Brunelle et Réginald

Les Nouveaux Libertins et *Pao Pao* portent les traces de l'influence de Kerouac. En voulant remonter aux origines de Jack Kerouac, Tondelli remonte aussi, au plan de l'imaginaire, à ses propres origines, c'est-à-dire vers le nord. Le fleuve Saint-Laurent déborde ici largement sa fonction de référent naturel: il apparaît comme un «miroir», fissuré ou déformant, mais qui investit le champ de l'imaginaire de Tondelli, sans jamais renvoyer une image «précise» ou satisfaisante. Le titre retenu par l'auteur pour la revue *Dolce Vita*, «Anche lei è un Kerouac?», et celui pour *L'Abbandono*, «Oltre il fiume», éclairent le lecteur sur le type de traversée — identitaire — à laquelle il convie.

5. Née à Milan, en 1934. Pratique une poésie de type multilinguistique, où abondent les jeux verbaux, reposant sur le non-sens et le pastiche.

6. Nous conservons la tournure anglaise.

Ouellet, eux aussi de Lowell, dans la quarantaine, indomptables, bavards, pleins d'entrain, fanatiques de Kerouac, toujours à l'affût des lieux qui ont alimenté sa vie et son œuvre.

Le temps n'est pas propice au pèlerinage. À peine avons-nous abordé la rive est[7] du fleuve qu'il commence à pleuvoir. À l'horizon, de lourds nuages cachent les montagnes. Le fleuve, dans sa vastitude, s'unit au ciel et rappelle la mer. À quelques milles plus au nord, vers l'estuaire, les baleines pénètrent dans les eaux douces. À certains moments de la saison, il est possible de les apercevoir : grandes nageoires qui émergent de l'eau, évents comme fontaines. Mais voilà qu'il pleut et qu'il fait froid. Nous arrivons devant une église. C'est la première étape du voyage. Autour de cette grande construction de bois blanc, il n'y a absolument rien. Une hampe où est hissé le drapeau canadien, un édifice au fronton duquel je lis le mot « Bibliothèque ». Une esplanade en béton est au centre de Cap-Saint-Ignace. Un centre tout à fait vide.

À l'intérieur de l'église, le curé nous attend en compagnie de trois petites dames aux cheveux blancs qui nous demandent de signer le registre des visiteurs. Leur français m'est incompréhensible. C'est la langue des Canadiens français, dont l'idiome archaïque est demeuré le même depuis l'époque de la « conquête » anglaise. C'est cette langue que, jusqu'à l'âge de quatorze ans, Jack Kerouac a parlée avec sa mère et son père. Au fond de la nef, on montre aux visiteurs le registre de 1732. On nous demande de ne pas y toucher. Nous pouvons lire, de la main du curé de l'époque, le certificat de mariage du premier Kérouac. Voir sa

7. Il faut lire : « la rive sud ».

signature. Des questions surgissent aussitôt. Kerouac, Kérouac ou Kirouac ?

« Permettez-moi de vous corriger, *monsieur*[8], dit Jacques Houbart, le traducteur français de *On The Road*, tout en se penchant sur le registre, il ne s'agit pas d'un *i*. Le point est, en réalité, un accent aigu. » Discussions. Quelqu'un a-t-il une loupe ? Non ; on n'a pas le temps. Mais il était de descendance bretonne, n'est-ce pas ? Certainement. De Brest ? Pas exactement. Protestations.

Je fais le tour de l'église, accompagné des deux vieilles dames. « Êtes-vous aussi un Kérouac ? » demandent-elles, en montrant le badge épinglé au revers de mon veston. « Non, non. Je ne suis qu'un admirateur. »

Pendant ce temps, au fond, la querelle se poursuit. La principale erreur de Jack lorsqu'il est allé en France à la recherche de ses racines semble avoir été de retracer les Kérouac et non les Lebris, premier nom de sa lignée. En somme, on discute encore.

L'autocar donne du klaxon. Il faut repartir. Nous attendent encore trois églises, autant de registres, autant de curés à la porte des sacristies nous accueillant avec un discours de bienvenue, autant de gens agglutinés devant les manuscrits, autant d'existences inconnues dont il ne reste de leur séjour ici-bas qu'une signature, un peu d'encre à moitié effacée. Un rituel renouvelé, préparé avec soin par nos organisateurs.

Je suis frappé par le fait qu'en Europe les lieux physiques — j'entends les enceintes, les pierres, les fresques — n'ont pas changé en un demi-millénaire, et que, par conséquent, avec un peu d'imagination et de lectures, on peut « réellement » se représenter le pape Borgia dans son cabinet de travail ou dans son lit et voir « précisément » ce qu'il pouvait voir, lui, tandis

8. En français dans le texte.

qu'ici tout a changé. Les édifices sont en bois. Et le bois, ça brûle. Aucune des églises où nous irons ne sera celle où se sont déroulés mariages, baptêmes, obsèques. Tout a été reconstruit. En respectant le style ; mais ce n'est pas la même chose. L'impression est encore plus forte lorsqu'on arrive à la maison où est née *mémère*[9], c'est-à-dire Gabrielle-Ange Lévesque, la mère adorée de Jack. Il s'agit d'une maisonnette de paysans adossée à une petite colline recouverte de sapins. Au fond passe la voie ferrée. En franchissant le seuil de l'habitation, on tombe sur une photographie aux couleurs si défraîchies que je crois y voir un dessin, une sorte de composition en noir et blanc et recolorée. Bien. La photo reproduit la maison telle qu'elle était. Nous sommes venus jusqu'ici pour voir la photo d'une maison accrochée au mur d'une autre maison. Est-ce fétichisme que tout cela ? Est-ce là la façon américaine d'être ému : privilégier la nature, le lieu, plutôt que l'authentique fait-main ? Je ne sais pas. Nous autres, Européens, avons besoin de ruines pour nous émouvoir. Pour évoquer. Les Américains accorderaient-ils plus d'importance à l'esprit des lieux ? Je n'ai pas le temps de répondre à ces questions. Le professeur Waddel sonne le rassemblement. Il ouvre un livre à la couverture noire comme un missel. Il monte la première marche de la véranda. Commence à lire. Dans un silence religieux, nous écoutons un extrait de *Mexico City Blues* où Kerouac dit à peu près ceci : « Là-haut à Rivière-du-Loup il y a une maison, une petite maison où ma mère est née... » Bien. Voilà la maison et, à cet instant précis, la force prégnante du lieu est bouleversante, symbolique, énorme. Avec ou sans photographie.

9. En français dans le texte.

Pendant ce temps, entre la maison et l'église, Réginald Ouellet pousse quelques-unes des chansons *cochonnes*[10] de la communauté franco-canadienne des États-Unis. Deux journalistes de Radio-Canada l'assiègent pour enregistrer. Le clou du spectacle est l'hymne que l'on chantait à l'école fréquentée par Jack Kerouac à dix ans. Ritournelles et strophes. Tout le monde chante. En somme, une belle excursion scolaire. Y figurent professeurs, poètes, enseignants, spécialistes. Seuls manquent les écoliers. Se pourrait-il que la *beat generation* ne soit plus désormais que l'objet d'un culte réservé aux sexagénaires ? Qu'elle soit le rêve d'une génération arrivée à son déclin ? Que ces messieurs, du fait des nombreuses cuites et de l'infinité de drogues qu'ils se sont envoyées, demeurent encore aujourd'hui les seuls et uniques transgresseurs à outrance ? J'essaie d'imaginer les minimalistes américains présents dans ce vieux car défoncé, parmi les héritiers de Kerouac et ses anciens amis en jeans et en blousons militaires. Eh ben, s'ils étaient là, ils seraient sans doute en veston-cravate — *made in Italy*, naturellement — et peut-être qu'ils préféreraient le jus de carotte au vin mousseux que le maire de Saint-Hubert[11] s'apprête à nous offrir à l'intérieur de la salle municipale. Notre voyage se conclut ici, dans ce petit village où est né le grand-père paternel de Jack et qu'il a quitté pour émigrer aux États-Unis. L'estomac dans les talons, nous nous jetons sur les hors-d'œuvre et les plats de crudités qu'on nous a préparés. Depuis Lowell, Roger et Réginald ont apporté les clefs de la ville qu'ils remettent au maire d'ici en deux minutes d'une commotion irrésistible. Personne ne

10. En français dans le texte.

11. Il s'agit de Saint-Hubert-de-Témiscouata, petite municipalité située à 30 kilomètres au sud-est de Rivière-du-Loup.

s'attendait à une cérémonie aussi officielle. Le plus étonné est le premier citoyen de Saint-Hubert. Il remercie d'une voix fêlée par l'émotion. Apprécie que le parchemin soit écrit en français. Ses auteurs ont fait preuve de tact politique. Le Québec est une région officiellement francophone et n'est pas bilingue comme le reste du Canada[12]. La langue, le français, les souvenirs du Petit Canada, les premières colonies françaises, forment ici les éléments d'une identité nationale qu'il reste encore à reconnaître. Ceux qui ont rédigé le document en français, qui n'est pas la langue des États-Unis et pas davantage celle du Massachusetts, ont fait preuve de beaucoup d'intelligence et de *savoir-faire*[13]. Cela, ici, tous le comprennent. Surtout que c'est à ce village rural que sont remises, directement en provenance de Lowell, les clefs de la ville, et cela des années après que les gens l'eurent quitté pour trouver du travail. C'est là reconnaître le travail de générations et de générations. Non, le maire de Saint-Hubert ne s'attendait pas à un cadeau aussi symbolique, aussi inespéré. Larmes, photo de groupe — une, deux, trois fois — et puis, de nouveau l'autocar. Il ne pleut plus. À l'horizon rougeoient les érables de l'automne sur les toutes premières pentes des Appalaches.

Traduit de l'italien par Francis Catalano

12. La brièveté du séjour de Tondelli au Québec ne lui a sans doute pas permis de vérifier la véracité de cette dernière affirmation.

13. En français dans le texte.